Entretien avec
Fabrice Farre
Mode mineur
février 2026

vingt-quatrième titre de la collection « Nuits indormies »
propos recueillis par Christine Saint-Geours

Tu as intitulé ton recueil, qui paraît dans notre collection « Nuits indormies », « Mode mineur ». Comment ce mode influence-t-il la tonalité de l'ensemble ?

J'ai regroupé les textes que je retrouvais, ici et là, ceux que j'avais oubliés ou qui dormaient aussi bien dans ma tête que dans des cahiers, des papiers volants. Un ton général s'est alors dessiné, très progressivement. J'ai écarté les nombreux indésirables et j'ai poursuivi dans ma lancée, en ajoutant quelques nouvelles pièces… Je mettais, en apparence, de l'ordre dans tout ce chaos. Il ne manquait plus que le titre, ce qui n'est jamais une mince affaire, en tout cas en ce qui me concerne.

Avec cet ensemble que j'avais devant moi, quel était le fin mot de l'histoire ? En l'espèce, je remettais en question le langage, je mêlais le probable à l'improbable, j'incorporais le passé au présent et au futur, je fusionnais des lieux, connus et imaginaires… En vérité, si je peux me permettre, je revenais de loin, car je cherchais à faire le deuil de ma mère, notamment. Malgré tout, cette « partition » s'avérait injouable. Le « mode mineur » s'est donc imposé, avec, au passage, une allusion à la musique sans laquelle j'aurais beaucoup de mal à vivre normalement.

Les souvenirs ont-ils pour toi un mode de prédilection ? La mémoire familiale tisse au long des textes un réseau particulièrement évocateur. Quelle part de ton identité y rattaches-tu ?

Je ne vis pas dans le passé mais j'envisage l'avenir grâce à lui. Et non, « ça n'était pas mieux avant ». J'ai cette chance d'avoir un passé, une mémoire. D'autres n'ont pas ce privilège. Mes proches se sont imposés, en effet, dans ce livre. Je faisais, alors, une lecture, un bilan de l'existence. Je tremblais à l'idée d'être, désormais, l'un des seuls « survivants ». C'était à mon tour de me positionner aux premières lignes. Comment peut-on se défaire de cet héritage que nous portons et que l'oubli menace ? J'ai une dette à l'égard de mes ancêtres et elle est heureuse, évidemment. Je leur dois ce que je suis et ce que je deviens. Je rends hommage à « d'illustres inconnus », en quelque sorte, les miens et ceux qui peuplent la vie de chacun, comme on le fait avec d'autres personnes du présent qui comptent tout autant et qui veillent le feu discret de l'avenir.

Tu as écrit de nombreux poèmes et je sais combien la publication en revue est importante pour toi, comment le « frottement » aux autres voix dans ces revues t'enrichit-il ?

Que seraient les écrivains sans les éditeurs qui se battent, envers et contre tout, pour faire vivre la poésie et ceux qui la servent (on les appelle « poètes ») ? Ces défenseurs forcenés, ces « revuistes » notamment, ne cherchent pas la rentabilité. Ils vont à l'encontre du courant

général. Sont-ils assez fous, voire de vains optimistes ? Et la poésie, de nos jours, ça n'est pas sérieux ! Pourtant, elle bat comme un cœur obstiné et on y goûte, finalement, lorsque le pire frappe à nos portes. Elle est le paradoxe à elle seule. Dans la revue se côtoient tant d'auteurs qu'il est toujours possible d'y trouver de quoi semer à son tour. On y découvre aussi un esprit, loin de tout sectarisme, sauf si l'on refuse d'y entrer. La « tendance » n'est pas mon fort, mais tout de même, le but est de savoir ce qu'écrivent les « grands », c'est-à dire ceux qui sont loués sans cesse. Comment font-ils, quel est leur secret ? De surcroît, je salue l'esprit d'ouverture dont témoignent certains de ces gardiens d'un « genre littéraire particulier », quand ils accueillent tout à la fois des figures et des inconnus. Si l'on écrit soi-même, on se mesure à travers les autres, on se corrige plus justement, on avance et on exige. On perçoit, pour soi, que l'exercice de la langue est perpétuellement remis en question. Je ne conçois pas que l'on puisse pratiquer l'écriture sans être curieux. La curiosité vient en mangeant et elle peut devenir une addiction.

Je ne peux faire abstraction de la référence musicale, nous avons par le passé partagé notre amour pour certains grands musiciens. « Il faut toujours penser l'Écriture en termes de musique », préconise Roland Barthes, qu'en penses-tu ?

C'est toi qui avais initié ces « échanges musicaux », à l'époque. Je m'en souviens très bien. Et j'ai accueilli cela avec bonheur. Je ne sais pas s'il y a cette injonction sous-jacente à l'écriture. J'ignore s'il y a, au préalable, cette volonté incontournable de « devoir penser » l'Écriture sous cet angle. Je crois qu'on y vient naturellement, qu'il y a un *andante* dans la vie, un *staccato*, un *moderato,* tout ce que l'on veut et qu'on ne peut éviter. S'il y a des moments de rupture, par exemple avec un poème qui ne convainc pas, qui « sonne » différemment, cette part d'incertitude se produit aussi dans l'opéra. Je ne fais là que paraphraser, et bien maladroitement, Philippe Jaccottet. Ne chercherait-on pas, par ailleurs, à outrepasser le langage, à ne traduire qu'une expression à base de sons ? La musique sait le faire et elle ne cesse d'étonner par son pouvoir évocateur. Quelle chance, quel miracle nous avons là à notre portée, lors de notre passage furtif sur terre ! Néanmoins, pour en revenir à ta question, je ne suis pas un penseur et je devrais recontextualiser la phrase de Barthes pour savoir ce qu'il entendait par là.

La poésie est au centre de ton travail d'écriture, envisages-tu d'autres formes ou genres, demain ?

J'ai commencé par un poème, j'avais huit ans. Plus tard, le roman et le théâtre m'ont occupé un long moment. Tout a fini aux oubliettes. Puis, j'ai découvert une réelle jubilation à étudier la poésie et la prose d'auteurs français et étrangers, pendant mes études universitaires. Enfin, je suis revenu à la poésie, de manière plus constante et soutenue, tout en rejetant volontairement ce jargon d'étudiant passionné qui ne me convenait plus du tout et qui me semblait réduire la créativité à néant. Je me suis spontanément lancé dans la traduction, je n'avais et je n'ai pas d'autre alternative. On livre un univers qui ne nous appartient pas toujours, on travaille le langage, on le décortique, on évite l'interprétation, si possible. Le résultat se concrétise lorsqu'une oreille attentive se prête au jeu. Par conséquent, qui peut dire de quoi demain sera fait ?

Quoi qu'il en soit, je te remercie, Christine, de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer sur des sujets qui me tiennent à cœur et me retiennent à la vie.